



Alaska de Iris Karayan © Joanna Chatzlandreou.

Critiques Danse

## Possibles de Brest

Quelques notes à l'issue d'une cinquième édition de DañsFabrik, toujours très vivifiante au regard.

Par Gérard Mayen



VOIR LE SITE

[du Quartz](#)

À Brest, beaucoup peut arriver. Exemple : lors de la toute dernière édition du festival *DañsFabrik*, a pu être réuni au Quartz un public enfin réceptif aux fluctuations, énigmatiques et incandescentes, de la pièce *Tombouctou Déjà-vu* d'Emmanuel Vo-Dinh. On a vécu cela comme la réparation d'une erreur.

L'axe majeur de la programmation *DañsFabrik* cette année était la scène chorégraphique actuelle en Grèce (Lire "Athènes and the C. Word", le dossier consacré à la scène athénienne, dans le **n°82 de *Mouvement*, actuellement en kiosque**). On se gardera de prétendre y tirer des lignes génériques structurantes. Une sensation de diversité prévaut. Dans *Alaska*, Iris Karayan et ses cinq interprètes paraissent cultiver un héritage d'abstraction formelle marquée par la modernité américaine. C'est de toute qualité, même si on peut le percevoir comme assez hors d'âge (sans mésestimer la grande relativité de la notion d'actualité d'une forme, dès lors qu'on l'abstrait des éléments de contexte).

Iris Karayan fait par ailleurs partie du *Collective Choreography Project* qui regroupe cinq chorégraphes d'Athènes. Cela n'est sûrement pas vide de sens dans le contexte social et politique de la Grèce actuelle. Leur procédure artistique voit chacun.e d'eux.les travailler d'abord séparément le matériau d'un solo à destination d'un.e interprète sélectionné.e. Puis cela se mêle en création collective. À ce jeu, Mariela Nestora est l'interprète d'*Untitled#1*.

Là encore, si le matériau ne semble pas à tout coup très novateur, la conjonction d'apports disparates mis en partage produit un déplacement substantiel de la posture soliste. La voici détachée de ses connotations habituelles d'unicité, voire d'autobiographie. *Untitled#1* se laisse bousculer de séquence en séquence. La traduction gestuelle de la gamme des *Comment c'est* de Samuel Beckett, ou le savant déploiement d'un chaos scénique en rouleaux de papier craft, inspirent une saisie globale de l'espace à travers corps. Une présence singulière s'y tisse d'inductions collectives. On y pénètre dans un monde complexe, commun, qui ne saurait se poser en bien propre.

### Performances de genre quotidiennes

D'origine grecque elle aussi, Alexandra Bachzetsis œuvre directement dans le champ très actuel des performances de genre. Le théoricien Paul B. Preciado vient en appui à la dramaturgie de son solo *PRIVATE : Wear a mask when you talk to me*. L'artiste commence par une patiente opération de maquillage très élaborée. Puis gainée de latex, elle entreprend des danses chaloupées du bassin, outrancièrement suggestives. Cette bio-femme se construit ainsi en interprète d'une partition de genre « féminin » codifiée à l'extrême. À en rester là, on craindrait une énième séquence didactique en études de genre appliquées à la danse.

Or l'habit ne fait pas la nonne. À partir de là, Alexandra Bachzetsis dérive progressivement vers un autre niveau, qu'on pourrait identifier comme le stade du costume à même la peau : alors la moindre palpitation directement corporelle, le détail d'une pause, la nuance d'une attitude, l'inflexion d'une coordination se révèlent eux aussi comme intégralement redevables à un langage genré, furieusement culturel autant qu'incorporé.

Le glissement se fait incessant, dans les agencements de genres qui se peuvent imaginer. Mais surtout, cette performance indique magnifiquement en quoi la préoccupation pour les théories du genre peut imprégner si fortement les rangs de la performance chorégraphique. C'est qu'un autre glissement opère, celui-ci depuis la quotidienneté des performances de genre toujours déjà interprétées par quiconque, vers le projet de l'art-performance, qui est d'opérer par une forme d'action directe au plus près de la vie (plutôt que par élaboration d'une représentation illustrative de seconde main). Alexandra Bachzetsis tisse ce lien sensible autant qu'intellectuel dans la conscience active de spectateur.

Après avoir assimilé son observation gestuelle du yoga ou de Mickael Jackson, le projet d'Alexandra Bachzetsis, interprète de nos interprétations, culmine dans une longue danse traditionnelle grecque, toute de codes masculins. Bien entendu, elle la déplace sur la crête d'un flottement inter-genres. C'est d'une finesse inouïe, enivrante. Mais surtout, elle génère une vertigineuse suspension, totalement disponible par-delà les astreintes, assignations et fixations. De quoi réveiller bien des courages politiques.

### Déploiements d'un moulage

Lenio Kaklea, aujourd'hui plus active sur la scène parisienne qu'athénienne était la curatrice de ce volet grec de la programmation. Elle y a aussi inscrit sa pièce *Margin Release*, conçue avec Lou Forster. On l'a trouvée très aboutie, en comparaison des impressions précédemment suscitées au Centre Pompidou à Paris. Cette fois en variation *ff*, Lenio Kaklea interprète sa pièce au côté de Katerina Andreou, une autre artiste chorégraphique grecque.



*Margin Release* de Lenio Kakléa. Photo : Hervé Veuröne.

Le principe de *Margin Release* est en définitive simple, quoique d'un développement très sophistiqué. L'action scénique se déploie à partir d'un moulage, réalisé en résine, d'une zone de corps. Soit un entrejambe féminin, qui ne se reconnaît pas forcément d'emblée pour tel. Car en fait, le principe de ce moulage renvoie à une réplique inversée en négatif, qui est forcément la suggestion d'un vide au-delà du corps, absence environnante de matière qui pour autant nous constitue. L'emballage imaginaire déborde le seul considérant sexuel, pour toucher à tout ce qui, dans le lien au monde, se constitue sous le régime du miroir et de l'altérité radicale de l'image renvoyée à soi.

C'est devenu un lieu commun en danse contemporaine, que de s'attacher à des déconstructions dans le régime de la représentation des corps. Mais dans *Margin Release*, une excitation subtile tient au fait qu'il s'agit de déconstruire à rebours, depuis un vide productif, induit par le maniement détourné du moule. Ce concept liminal se traduit dans les matières de corps d'un duo de danse indéfiniment solidaire, quoique œuvrant dans la distance des aimantations et des repoussés. Le moulage est à la base de la production des masques. Lesquels sont à la base des rituels et des arts de la représentation. *Margin Release* active et renouvelle rien moins que cela.

#### Absence de verticalité

Artiste associée du Quartz, Marcela Santander entre aussi dans un jeu paradoxal de la déconstruction, avec son solo *Disparue*. Rappelons ce lieu commun qui veut que la modernité en danse affirme un principe d'acceptation du poids, de la gravité, de l'ancrage au sol (par opposition à l'élévation idéaliste de la danse classique/romantique). Puis rappelons que les courants contemporains les plus aigus s'attachent à la déconstruction des attendus de la représentation chorégraphique spectaculaire.



*Disparue* de Marcela Santander. Photo : Alain Monot.

Or Marcela Santander vient perturber ce dispositif de réception, en écrivant tout son solo depuis une position accroupie, très près du sol, tout en bas. Par empathie kinesthésique, le regard spectateur doit lui-même entrer en contorsion pour envisager ce corps en commençant par labourer depuis son ancrage au sol, et en l'édifiant en hauteur à partir de là. C'est tout un imaginaire qui s'en trouve dérégulé, où la perception doit opérer depuis une verticalité absente (comme on opérerait à travers un vide dans *Margin Release*).

Bien entendu, on ne saurait confondre les deux pièces, de Lenio Kaklea et Marcela Santander. Généreusement inventive, dans sa composition de postures, contorsions, transactions d'équilibres extrêmes, flirtant ici avec le butô, là avec un expressionisme latino-américain tirant sur la mimique, *Disparue* peine encore à trouver sa résolution au-delà de l'essai. N'empêche : les pièces de ces deux artistes rejouent ce qui, décidément, confère quelque importance à la danse. Soit une expérience toujours renouvelée d'une compréhension dynamique du corps jamais arrêtée dans des modèles imposés.

**DañsFabrik a eu lieu du 29 février au 5 mars au Quartz, Brest.**